

**Quand le genre représente la race. Les processus
d'ethnoracialisation dans la couverture médiatique de Ni
putes ni soumises ” in
Marion Dalibert**

► **To cite this version:**

Marion Dalibert. Quand le genre représente la race. Les processus d'ethnoracialisation dans la couverture médiatique de Ni putes ni soumises ” in . B. Damian-Gaillard, S. Montañola et A. Olivesi. L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbation, reconfigurations, Presses universitaires de Rennes, pp.55-66, 2014. hal-01695322

HAL Id: hal-01695322

<https://hal.univ-lille3.fr/hal-01695322>

Submitted on 10 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand le genre construit la race : les processus d'ethnoracialisation dans les médias d'information généraliste

Marion DALIBERT

Les médias d'information généraliste, espaces de construction du sens, portent les représentations d'identités sociales genrées, mais aussi racisées¹. Que ce soit au sein d'événements médiatiques (les émeutes dans les banlieues de novembre 2005) ou de débats publics (débats sur la diversité ou sur le port du voile à l'école), les minorités ethnoraciales² font régulièrement l'objet de discours. Celles-ci sont généralement catégorisées comme telles, à l'intérieur des articles de presse ou des sujets de journaux télévisés (JT), par des syntagmes désignatifs qui portent la marque de la race : « les minorités visibles », « les jeunes issus de l'immigration » ou encore « une femme d'origine sénégalaise ». En effet, selon Wayne Brekhus, « le seul acte consistant à nommer ou à qualifier une catégorie la construit simultanément et la fait ressortir comme catégorie³ ». Mais en dehors de ce type de désignations, les minorités ethnoraciales sont-elles marquées par la race, dans les médias, par la construction d'une identité socio-discursive⁴ qui serait spécifique et propre aux « non-blancs »⁵ ? Comment les groupes sociaux sont ethnoracialisés au sein des médias d'information généraliste ?

1 - L'étude de la médiatisation de Ni putes ni soumises

Pour répondre à ce questionnement, nous avons choisi de nous intéresser à la couverture médiatique, au sein de la presse quotidienne nationale dite « de référence » (*le Figaro*, *le Monde* et *Libération*) et des JT de *TF1*, *France 2* et *France 3*, du collectif protestataire Ni putes ni soumises (NPNS) attendu que, pour illustrer la cause des violences de genre dans les banlieues portée par le mouvement, les journalistes se sont déplacés dans les quartiers populaires à la périphérie de Paris pour y interroger des adolescentes « non-blanches » sur leur quotidien et les relations qu'elles entretiennent avec leur entourage — notamment avec les garçons de leur âge et leurs parents⁶. De nombreux discours définitoires

¹ Nous utilisons la notion de « race » dans son sens anglo-saxon. Certaines caractéristiques physiques comme la couleur de peau sont des signifiants — construits socialement comme tels — qui induisent l'existence sociale de races. GUILLAUMIN C., *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, La Haye, Mouton, 1972, p. 67. La race n'a pas d'existence biologique, mais elle a une existence sociale. Comme le dit Pap Ndiaye, « être noir n'est ni une essence ni une culture, mais le produit d'un rapport social : il y a des Noirs parce qu'on les considère comme tels », NDIAYE P., « Questions de couleur. Histoire, idéologie et pratiques du colorisme », D. FASSIN et É. FASSIN (dir.), *De la question sociale à la question raciale ?* Paris, La Découverte, 2009, p. 45-62, p. 45.

² Nous utilisons le terme « ethnoracial », de façon plus empirique, pour sa fluidité : la race d'un individu peut être construite, dans le discours médiatique, par la description de traits physiques spécifiques et/ou par l'attribution de caractéristiques comportementales qui rendent compte d'une appartenance à une culture autre que celle de la nation française.

³ BREKHUS W., « Une sociologie de l'"invisibilité" », *Réseaux*, n°129-130, 2005, p. 243-272, p. 247.

⁴ La notion d'identité socio-discursive est entendue comme le produit d'« actes d'identification et de catégorisation » BRUBAKER R., « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001, p. 66-85 mis en scène dans le discours médiatique et opérés par les journalistes et des acteurs sociaux dont la parole a été rendue visible dans les médias d'information généraliste. Cette identité est le résultat d'une coconstruction et d'un processus : elle n'est pas figée et, par rapport à des groupes ou à des individus spécifiques, elle peut se modifier et évoluer au cours du temps.

⁵ Les termes « non-blanc(s) » et « blanc(s) » renvoient, respectivement, aux individus ou groupes qui sont marqués par la race et à ceux qui ne le sont pas.

⁶ DALIBERT M., « Authentification et légitimation d'un problème de société par les journalistes : les violences de genre en banlieue dans la médiatisation de Ni putes ni soumises », *Etudes de communication*, n°40, 2013, p. 167-180.

ont été portés sur ces jeunes femmes à l'intérieur d'articles de presse et de sujets de JT. Elles ont été catégorisées en tant que « non-blanches » et ont fait office de « sujets d'énonciation théorique⁷ » : ces adolescentes interrogées ont été dotées de la même identité socio-discursive et ont incarné le stéréotype⁸ collectif de la « jeune fille des banlieues », stéréotype qui renvoie, par rapport au récit médiatique sur NPNS, au groupe pour qui le collectif protestataire a formulé des revendications.

Notre corpus, étudié dans une perspective constructiviste d'analyse de discours, est composé de l'ensemble des articles et des sujets de JT, où le mouvement est le référent, publiés et diffusés de janvier 2002 (date de la naissance de NPNS) à décembre 2010 (date du début de la rédaction de la thèse dont est issu ce travail). En totalité, il est composé de 203 articles de presse et de 108 sujets de JT⁹. Les discours portés sur le stéréotype de « la jeune fille des banlieues » ont été similaires d'une institution médiatique à l'autre. Les différences de traitement se sont matérialisées dans la visibilité médiatique accordée à NPNS : au niveau de la presse et de la télévision, *Libération* et *France 2* ont été, respectivement, les institutions médiatiques qui ont le plus couvert ce mouvement et, à l'inverse, *le Figaro* et *TF1* ont été celles qui l'ont le moins médiatisé et valorisé¹⁰.

Comme la « jeune fille des banlieues » a été construite en fonction des rapports qu'elle entretient avec son entourage, d'autres groupes, désignés par des syntagmes portant la marque du genre, de l'âge et parfois de l'attribut ethnoracial, ont été dépeints et mis en scène dans la médiatisation du collectif qui ont constitué, eux aussi, des stéréotypes : le « jeune garçon des banlieues », la « mère » et le « père immigrés », la « jeune fille voilée » et l'« islamiste ». Ces six stéréotypes ont formé trois duos qui ont été caractérisés par la représentation médiatique de leur genre : c'est par leur masculinité ou leur féminité que chaque stéréotype a été catégorisé *en tant que* groupe à l'attribut ethnoracial marqué. Cette mise en scène de deux genres symétriques et fondamentalement opposés est signifiante de l'hétéronormativité inhérente à la construction médiatique des identités. L'hétérosexualité est une norme productive au niveau du genre, attendu qu'elle divise l'humanité en deux groupes, et qu'elle fige, essentialise les normes et rôles de genre¹¹.

⁷ JOST F., *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*, Bruxelles, De Boeck, 2003, p. 65.

⁸ Un stéréotype est le résultat d'un processus d'identification et de catégorisation et le produit de discours sociaux portés sur *un groupe social*. Selon Jan Berting, il est toujours utilisé dans une communauté nationale particulière et sert à différencier les groupes des uns des autres. BERTING J., « Identités collectives et images de l'autre », *Hermès*, n°30, 2001, p. 41-58.

⁹ Souhaitant travailler à partir des médias d'information généraliste, nous avons choisi la presse quotidienne nationale dite « de référence », car elle est considérée comme la plus légitime au regard du sérieux de l'information MERRILL J. C., « Les quotidiens de référence dans le monde », *Les cahiers du Journalisme*, n°7, 2000, p.10-15, p.11 et les JT de *TF1*, *France 2* et *France 3*, parce que la forme de leurs JT est relativement similaire et qu'en terme d'audience, la télévision est le média qui compte le plus de publics. Par ailleurs, ce sont ces trois chaînes qui ont été les plus regardées dans les années 2000.

¹⁰ *Libération*, *le Monde* et *le Figaro* ont publié, respectivement, 91, 73 et 39 articles sur NPNS de 2002 à 2010. Au niveau de la télévision, *France 2*, *France 3* et *TF1* ont diffusé 49, 37 et 22 sujets sur le collectif protestataire.

¹¹ Voir WITTIG M., *La pensée straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2007 et BUTLER J., *Ces corps qui comptent*, Paris, Editions Amsterdam, 2009.

2 - Les stéréotypes représentés dans la médiatisation de NPNS

Tableau 1 - Nombre de syntagmes désignatifs ayant pour référents les stéréotypes mis en scène dans la médiatisation de NPNS de 2002 à 2010 (toutes institutions médiatiques confondues)

	La « jeune fille des banlieues »	Le « jeune garçon des banlieues »	La « mère immigrée »	Le « père immigré »	La « jeune fille voilée »	L'« is lamiste »
Nombre de syntagmes désignatifs	1828	918	129	107	85	53

La « jeune fille » et le « jeune garçon des banlieues »

Le premier duo, la « jeune fille » et le « jeune garçon des banlieues », a été celui qui a été le plus mis en scène dans la médiatisation de NPNS (tableau 1). Ces deux stéréotypes ont été représentés en miroir au sein de tous les médias étudiés : elle est une proie, il est le prédateur ; elle est asservie, il est l'opresseur.

La « jeune fille des banlieues » a été construite comme étant soumise à la violence des garçons de son âge. Par exemple, dans un portrait de Fadela Amara paru dans *le Figaro*, les adolescents masculins à l'attribut ethnoracial marqué sont décrits comme contrôlant les faits et gestes des adolescentes : « *Dans les cités, les femmes sont parquées dans les maisons. Les mecs jouent les protecteurs. Mais en réalité, ils asservissent les filles.* » Et de détailler la surveillance des adolescentes par leurs frères et tous leurs copains. Tenue vestimentaire, fréquentation, allers et venues : le contrôle est sévère. Sous peine d'être considérée comme une "pute"¹². » Loubna Méliane, une des fondatrices de NPNS, a rapporté sur France 3 les contraintes qui pèsent sur la « jeune fille des banlieues », dont celle d'être obligée de rester confinée dans l'espace privé de l'appartement : « *il y a à la fois la vie à l'intérieur du quartier où on est complètement cachées ! C'est le terme oui ! On est complètement cachées*¹³ ! » Une adolescente a de surcroît témoigné sur France 2 des insultes et violences que les jeunes filles « non-blanches » subissent au quotidien : « *À Fleury, dès qu'on met une jupe, on est une prostituée en fait. [...] Si on refuse à leur proposition, c'est vrai qu'ils [les garçons de leur entourage] ont tendance à être violents dans leurs mots et parfois dans leurs gestes*¹⁴. » Les violences décrites dans les médias subies par les jeunes filles « non-blanches » sont souvent sexuelles. *Le Monde* a fait état des pressions et des viols endurés par les adolescentes qui vivent dans les quartiers populaires des banlieues : « *L'an dernier, au collège, beaucoup de garçons forçaient les filles. Ils leur donnaient des rendez-vous dans des lieux sales, des caves ou des porches. Pour obtenir ce qu'ils voulaient, ils les menaçaient de raconter à leur grand frère ou à leur père ce qu'elles avaient déjà fait avec un tel ou un tel*¹⁵. »

La violence du stéréotype du « jeune garçon des banlieues » a été mise en scène comme étant une punition à la « féminité » et à l'émancipation des filles. Revendiquer sa

¹² Le Figaro, « La rage au ventre », 05/02/2003, p. 33.

¹³ France 3, JT de 20h, 14/02/2003 [19 min. 06 sec.].

¹⁴ France 2, JT de 20h, 27/02/2003 [20 min. 23 sec.].

¹⁵ Le Monde, « Pour les garçons, celle qui fume dans la rue ou qui n'est plus vierge, c'est une pute », 25/10/2002, p. 11.

liberté, c'est risquer le viol ou la mort. « Safia » a raconté dans *Libération* que « l'une de [s]es copines a été égorgée devant ses enfants parce qu'elle voulait divorcer¹⁶ ». Fadela Amara a expliqué dans *le Figaro* que « les femmes doivent raser les murs, se faire transparentes, nier leur féminité, pour éviter les ennuis¹⁷ ». La « jeune fille des banlieues » est décrite comme courant un risque en sortant dans la rue, en s'habillant selon les normes blanches de féminité, en se maquillant ou en ayant une vie sexuelle hors mariage. Elle est surveillée par son grand-frère qui contrôle son processus d'émancipation et l'empêche de fumer, de s'habiller comme elle veut et de sortir, sous peine d'être punie et corrigée physiquement. Les adolescentes à l'attribut ethnoracial marqué sont dépeintes comme recevant des violences qui ne sont pas subies par les femmes « blanches ». Dans *le Monde*, une jeune fille a exprimé cette différence : « toutes se plaignent des contraintes qui pèsent sur elles et qui les distinguent des filles ne vivant pas en cité. "Elles n'ont pas la même pression, elles ont plus de liberté et elles sont choquées quand on leur raconte notre vie", explique Sarah¹⁸. »

Les femmes « blanches » sont décrites comme étant émancipées et comme ayant des conditions de vie beaucoup plus favorables : elles ont accès à l'interruption volontaire de grossesse et à la contraception, elles peuvent ainsi avoir une vie sexuelle, ce qui n'est pas le cas des jeunes femmes « non-blanches ». *Libération* a dépeint cette différence : « L'accès à la pilule et à l'IVG reste difficile pour les jeunes filles comme pour les mères de famille en banlieue. La parité les touche autant que l'"annonce des soldes chez Hermès", note le livre blanc. Selon Fadela Amara, le "discours sur la parité reste du virtuel. Il y a un écart extraordinaire avec ce qui se passe dans les quartiers"¹⁹. » Dans le récit médiatique, les militantes de NPNS ont été mises en scène comme se mobilisant pour que les adolescentes et jeunes femmes à l'attribut ethnoracial marqué puissent vivre comme les femmes françaises « blanches ».

Le stéréotype de la « jeune fille des banlieues » a également été représenté comme étant soumis aux « traditions » corrélées à la religion musulmane. Les mariages forcés et le devoir de préservation de la virginité subis par les adolescentes « non-blanches » ont été fortement décrits, comme dans *le Monde* : « Si la fille n'est pas "sérieuse", les conséquences peuvent être dramatiques. "Retrait du système scolaire, interdiction de sorties, de toute fréquentation masculine, de certaines fréquentations féminines, préservation obligatoire de la virginité jusqu'au mariage, retour obligé au pays, recrudescence des mariages forcés..."²⁰. » La « jeune fille des banlieues » mise en scène dans la médiatisation de NPNS est originaire du nord de l'Afrique et vit dans une famille où l'islam est pratiqué. Les références aux coutumes liées à cette religion ont amené l'introduction de deux autres stéréotypes, construits également de façon symétrique à l'égard du genre : la « mère immigrée », représentée comme soumise, et le « père immigré », sexiste et oppresseur. Les parents de la « jeune fille des banlieues » la contraignent à respecter les traditions de leur pays de naissance. Une adolescente d'origine nord-africaine a ainsi été invitée sur *TF1* à raconter son mariage forcé : « Si je restais là-bas, c'est sûr que j'allais me suicider parce que j'peux plus vivre comme ça. Mes parents, ils m'laissaient rien faire, j'pouvais pas sortir, j'pouvais rien faire en plus tous les jours ils me harcelaient de me marier²¹ ! » Les stéréotypes de la « mère » et du « père immigrés » ont été

¹⁶ Libération, « Mon frère m'a dit - " ce que tu dis est juste" », 08/03/2003, p. 18-19.

¹⁷ Le Figaro, « La rage au ventre », 05/02/2003, p. 9.

¹⁸ Le Monde, « Pour les garçons, celle qui fume dans la rue ou qui n'est plus vierge, c'est une pute », 25/10/2002, p. 11.

¹⁹ Libération, « Femmes des cités, femmes révoltées », 15/05/2002, p. 19.

²⁰ Le Monde, « La condition des jeunes filles s'est dégradée dans les quartiers difficiles », 25/10/2002, p. 11.

²¹ TF1, JT de 13h, 06/03/2005 [08 min. 20 sec.].

particulièrement visibles dans la presse écrite, au sein des portraits consacrés à la présidente de NPNS²² : Fadela Amara.

La « mère » et le « père immigrés »

La « mère immigrée » a été dépeinte comme étant analphabète et venant d'un village traditionnel, reculé et sans confort, où elle y a subi les mêmes traditions opposées aux valeurs de la société française que sa fille. Adolescente, elle a été mariée de force avec une personne de sa famille — généralement son cousin germain — et a rejoint son époux en France, dans les années 1970, dans le cadre de la politique du regroupement familial, comme l'illustre la description de la mère d'Amara au sein d'un article du *Monde* : « *Cinq ans après son arrivée en France, il [le père d'Amara] retourne en Algérie, où il épouse la fille de son cousin germain, qui vient de fêter ses 15 ans. "A l'époque, un mariage, ce n'était pas la rencontre d'un homme et d'une femme, mais un arrangement entre deux familles, poursuit la présidente de Ni putes ni soumises. Mon père avait 22 ans de plus que ma mère, il l'a épousée pour la sortir de la misère et il l'a ramenée tout de suite à Clermont-Ferrand"*²³. » La « mère immigrée » vit dans un schéma conjugal traditionnel : elle est au foyer, a élevé beaucoup d'enfants et est assujettie à l'autorité de son mari qui règne sur la famille. Amara a ainsi été décrite dans *le Figaro* comme une « *fillette d'immigrés kabyles, née en France, elle a grandi dans une cité de Clermont-Ferrand dans une famille de dix enfants pas franchement ouverte aux mœurs occidentales*²⁴. » La « mère immigrée » est déssexualisée : elle n'est pas émancipée et sa sexualité est seulement reproductive. Dans *Libération*, le fonctionnement de son corps a été dépeint comme étant quelque chose qu'elle ignore : « *"Ce que les femmes décrivent, c'est une grande misère sexuelle", traduit Hélène Orain, sociologue, membre de SOS Racisme, qui a recueilli leurs témoignages. "Certaines mères découvrent à 50 ans ce qu'est un cycle, ou la contraception"*²⁵. »

À l'image du « jeune garçon des banlieues », le stéréotype du « père immigré » a été mis en scène comme étant machiste, violent et agressif : il bat sa fille. Une adolescente a révélé dans *le Figaro* les violences qu'elle a subi par son père : « *Enfant, mon père me battait avec tout et n'importe quoi, un câble électrique, un manche à balai, un tuyau de gaz*²⁶. » Néanmoins, à la différence de son fils, il est présenté comme n'étant pas un prédateur sexuel. Il est, tout comme sa femme, déssexualisé. Le « père immigré » fait écho au stéréotype du « travailleur immigré » mis en scène dans les médias dans les années 1970²⁷ : il a quitté le nord de l'Afrique pour reconstruire la France d'après-guerre. Il est analphabète et ses conditions de travail sont difficiles. Le père d'Amara a été décrit dans *Libération* comme étant « *"fier, autoritaire, honnête, austère", bref "montagnard", [il] était ouvrier en bâtiment. [...] Chez ses parents, il y a toujours des photos du bled au mur. On y parle kabyle. Son père pratique "un français fracassé"*²⁸. »

Les stéréotypes de la « jeune fille » et du « jeune garçon des banlieues » font partie de la première génération des enfants d'immigrés. Jamais leurs parents n'ont été construits

²² *Le Figaro*, *le Monde* et *Libération* ont tous les trois publié plusieurs portraits de la présidente de NPNS. *TF1*, *France 2* et *France 3* ont seulement diffusé un sujet portant spécifiquement sur Amara en juin 2007, lorsqu'elle a été nommée au gouvernement, et ce de manière succincte.

²³ *Le Monde*, « Fadela Amara L'enfance d'une insoumise », 20/10/2006, p. 17.

²⁴ *Le Figaro*, « Amara, l'atout banlieues », 20/06/2007, p. 9.

²⁵ *Libération*, « Femmes des cités, femmes révoltées », 15/05/2002, p. 19.

²⁶ *Le Figaro*, « Les bonnes fées des cités de Valence », 21/02/2006, p. 33.

²⁷ MILLS-AFFIF E., *Filmer les immigrés. Les représentations audiovisuelles de l'immigration à la télévision française. 1960-1986*, Bruxelles, De Boeck/INA, 2004.

²⁸ *Libération*, « Soumission impossible », 26/02/2003, p. 36.

comme étant de nationalité française. La mise en scène de la proximité avec le pays d'origine dessine une frontière culturelle entre les Français « blancs » et les Français « non-blancs » : ces derniers étant décrits comme proches de la culture nord-africaine, leur complète intégration est construite comme étant impossible.

La « jeune fille voilée » et l'« islamiste »

Le stéréotype de la « jeune fille voilée » apparaît dès 2002, mais uniquement dans la presse écrite. Au début de la médiatisation de NPNS, lorsque le cadrage médiatique du mouvement porte sur les violences de genre subies par les jeunes filles « non-blanches », le voile est associé aux stratégies mises en place par la « jeune fille des banlieues » pour se protéger du sexisme des garçons. *Libération* dira par exemple que « *des jeunes filles se mettent à porter le voile pour être plus respectée*²⁹ ». Or, à partir de février 2004, quand le mouvement se mobilise pour la mise en place d'une loi interdisant les signes religieux à l'école dans le cadre du débat public sur le port du voile³⁰, toutes les institutions médiatiques ont mis en scène — de façon dépréciative — la « jeune fille voilée ». Celle-ci a été construite comme soumise à la religion musulmane et aux hommes qui la forcent à porter le hijab, et comme étant une militante intégriste aliénée, car même si elle lutte pour porter le voile, elle est manipulée par les « islamistes ». Sur *France 2*, le journaliste a implicitement indiqué qu'il y a une raison officieuse à la présence d'hommes quand les femmes voilées manifestent (sous-entendant qu'elles peuvent être forcées) : « *Autour de ces femmes, un service d'ordre masculin, officiellement pour les protéger*³¹. » *Le Figaro* est l'institution médiatique qui a été la plus négative à l'égard des femmes portant le hijab — et envers l'islam en général. Elle a décrit la « jeune fille voilée » comme étant dangereuse parce qu'elle milite pour un islam intégriste : « *Dans la salle, les filles voilées sont nombreuses. Leur discours est rodé. Elles se servent de l'avis du Conseil d'État sur le voile comme de l'édit de Nantes pour demander la réforme de la laïcité et de la loi de 1905. À les écouter, elles défendent la vraie liberté*³². » La « jeune fille voilée » a été opposée, dans les médias, aux militantes de NPNS, dont l'identité socio-discursive répond à celle du stéréotype de la « jeune fille des banlieues », mais qui, à la différence de cette dernière, se sont émancipées grâce au militantisme. Méliane a été dépeinte dans *Libération* comme l'antithèse des jeunes femmes portant le hijab : « *Ces jours-ci, il y a des femmes voilées qui défilent, asservies volontaires à l'obscurantisme. Face à elles, cheveux au vent, jupe en jeans et bas résille, fière de son indépendance sur ses talons vacillants, se dresse Loubna Méliane, fille des Lumières et partisane du vivre libre, en pensées, en actions et en émotions*³³. »

L'« islamiste » est le stéréotype qui a été le moins représenté à l'intérieur de la médiatisation de NPNS (tableau 1) et il a surtout été visible dans la presse écrite : *TF1* n'y a fait référence qu'à une seule reprise et *France 3* ne l'a jamais mentionné. Il a en outre été mis en scène extrêmement négativement, en étant dépeint comme incarnant un réel danger pour la cohésion nationale : ce stéréotype, en plus d'oppresser les femmes, veut transformer la République en régime islamique contraire aux valeurs de laïcité, d'égalité et de liberté. Les « islamistes » ont par exemple été définis dans *le Figaro* comme « *tous ceux qui vivent du*

²⁹ *Libération*, « Femmes des cités, femmes révoltées », 15/05/2002, p. 19.

³⁰ Le débat public sur le port du voile est né suite à la mise en place en juillet 2003 d'une commission chargée de mener une réflexion sur la place de la laïcité dans la République et qui a abouti, en mars 2004, au vote d'une loi interdisant le port de signes religieux ostensibles dans les écoles publiques.

³¹ *France 2*, JT de 20h, 06/03/2004 [09 min. 54 sec.].

³² *Le Figaro*, « "Si les filles se révoltent, le ghetto vole en éclats" », 08/03/2003, p. 10.

³³ *Libération*, « D'une autre étoffe », 17/01/2004, p. 52.

*communautarisme*³⁴ », et dans *Libération* comme « les représentants d'une religion qui opprime les femmes³⁵ » et « ceux qui se jouent de la misère pour diffuser leurs messages contraires aux valeurs républicaines³⁶ ». Ce stéréotype a été construit comme imposant aux femmes « non-blanches » des traditions « arriérées » et profondément sexistes, corrélées à l'islam dont la « jeune fille des banlieues » et la « jeune fille voilée » ont témoigné à plusieurs reprises.

3 - La déviance de genre et le système de représentations de la race

Les six stéréotypes mis en scène dans la médiatisation de NPNS ont été catégorisés et ethnoracialisés par la représentation d'une identité de genre déviante à l'égard des normes françaises de masculinité et de féminité. La « jeune fille des banlieues », la « mère immigrée » et la « jeune fille voilée » ont été représentées comme intrinsèquement soumises aux hommes de leur entourage et « déféminisées » : elles cachent leur corps en portant des habits masculins ou des vêtements amples et/ou un voile. Les stéréotypes masculins ont aussi été caractérisés par une masculinité déviante, car exacerbée : le « jeune garçon des banlieues », le « père immigré » et l'« islamiste » ont été construits comme des oppresseurs virilistes. La représentation médiatique du genre a créé et produit une frontière entre les « blancs » et les « non-blancs » dans la médiatisation du collectif : le genre a marqué la race des groupes mis en scène dans les médias d'information généraliste.

Le rôle de la représentation de l'identité de genre dans les processus d'ethnoracialisation n'est pas nouveau : il a même été central à l'époque coloniale où la masculinité des colons ne pouvait pas être pensée sans prendre en compte celle des colonisés³⁷. Dans les colonies, la masculinité blanche était érigée en norme permettant l'accès au pouvoir³⁸. Cette virilité de l'homme « blanc » prenait son sens à côté de la représentation de l'identité de genre (déviante) des colonisés qui était féminisée³⁹ ou virilisée à l'extrême⁴⁰. Selon Ann-Laura Stoler, « [p]our affirmer l'idée que la bonne santé, la virilité, et l'aptitude à gouverner étaient des caractéristiques intrinsèques de l'Européen, les dirigeants coloniaux menèrent une politique d'exclusion qui s'exerçait aussi bien sur eux-mêmes que sur les colonisés⁴¹ ». En étant construits et perçus comme déviants des normes de genre, les colonisés étaient déshumanisés et ne pouvaient pas avoir accès aux sphères de pouvoir.

La catégorisation des minorités ethnoraciales par leur identité de genre répond à un système ancien de représentations de la race, étant donné que les stéréotypes mis en scène dans la médiatisation de NPNS font écho, outre aux colonisés, à ceux incarnant les minorités ethnoraciales dans les médias depuis les années 1960. Le « jeune garçon des banlieues » partage la même identité socio-discursive que le « beur » des années 80 et 90 hyper-masculin, violent et délinquant⁴² et la « jeune fille des banlieues » correspond à la « beurette », intégrée

³⁴ Le Figaro, « Il y a un an, la mort de Sohane brûlée vive à Vitry-sur-Seine », 02/10/2003, p. 10.

³⁵ Libération, « Cortège hétéroclite pour la Journée des femmes », 08/03/2004, p. 18.

³⁶ Libération, « Demande de grâce pour les émeutiers mineurs », 23/12/2005, p. 15.

³⁷ SINHA M., *Colonial masculinity*, Manchester & New-York, Manchester University Press, 1995.

³⁸ PARIS M. et DORLIN E., « Genre, esclavage et racisme : la fabrication de la virilité », *Contretemps*, n°16, 2006, p. 96-105, p. 97-98.

³⁹ Dans les colonies britanniques indiennes, les hommes colonisés étaient construits comme étant efféminés. SINHA M., *op. cit.*

⁴⁰ Voir DORLIN E., *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006.

⁴¹ STOLER A.-L., « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », *Actuel Marx*, n°38, 2005, p. 75-101, p. 93.

⁴² BOYER H. et LOCHARD G., *Scènes de télévision en banlieues 1950-1994*, Paris, INA/L'Harmattan, 1998 et MILLS-AFFIF E., *op. cit.*

mais toujours opprimée, car contrainte dans son processus d'émancipation par les hommes de sa famille⁴³.

4 - L'identité socio-discursive des « femmes » et « hommes blancs »

En plus des trois duos de stéréotypes, un autre a été représenté dans la médiatisation de NPNS : la « femme » et l'« homme blancs ». À côté des individus et des groupes socialement marqués par un ou plusieurs attributs catégoriels (genre, âge, race, classe sociale, orientation sexuelle...), prend forme implicitement et « en creux » une catégorie générique et normative qui n'est pas définie en tant que catégorie. Selon Wayne Brekhus, « en élaborant une forme composée pour un type particulier, nous construisons également – certes passivement – un cas normatif ou un type générique par l'absence même de toute qualification linguistique⁴⁴ ». En Occident, la « blanchité » (*whiteness*) est invisible car elle est omniprésente⁴⁵. Les personnes socialement identifiées comme « blanches » sont considérées, du point de vue de l'attribut ethnoracial, comme étant neutres ou comme n'ayant pas de race. Seuls les « non-blancs » sont marqués par cet attribut. Or, les personnes « blanches » sont autant ethnoracialisées que les « non-blanches » dans le discours médiatique, même si ce processus se réalise implicitement.

Si les minorités ethnoraciales sont catégorisées comme telles, dans le discours médiatique, en fonction d'une féminité ou d'une masculinité déviante, les « blancs » sont définis quant à eux par un genre (hétéro)normatif. Dans la médiatisation de NPNS, la femme « blanche » a été caractérisée comme féminine, indépendante et émancipée et a été construite en miroir d'un homme « blanc », masculin mais pas viril, qui respecte l'égalité de genre. Un stéréotype « blanc » a d'ailleurs été représenté dans la médiatisation du collectif, qui rend compte de tels discours sur la construction médiatique de l'identité « blanche » : le stéréotype de la « féministe blanche », médiatisé lors des Journées internationales des femmes (JIDF) de 2004 et de 2005 dans la presse et à la télévision.

Les 8 mars 2004 et 2005 ont été synonymes de division entre les mouvements féministes sur la question du voile. Dans ce contexte, la « féministe blanche » a été construite en opposition aux membres de NPNS. Elle a été dépeinte comme relativement âgée tandis que les militantes de NPNS incarnaient la jeunesse. *Libération* a fait beaucoup état de ce fossé générationnel : « *Les féministes traditionnelles ont peur de se faire voler le pavé par de nouvelles venues. [...] Autour de Fadela Amara, elles veulent désormais incarner un nouveau féminisme [...]. Il y aura donc deux cortèges, ce samedi. Les anciennes et les néoféministes*⁴⁶. » Les revendications portées par ce stéréotype — pour les femmes « blanches » — ont été construites comme étant superficielles en comparaison à la « condition » des jeunes filles à l'attribut ethnoracial marqué que défend NPNS, comme l'illustre cet extrait d'article paru dans *le Figaro* : « *Le cri des jeunes filles a d'un coup réveillé des féministes en mal de cause*⁴⁷. » La mobilisation menée par les « féministes blanches » apparaît (dans les médias) dépassée, routinière et identique d'une année sur l'autre. *TF1* a décrit la cause de NPNS comme étant beaucoup plus importante que celle des féministes « blanches » aux vues de la « gravité » des conditions de vie des femmes à

⁴³ DELTOMBE T., *L'islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, Paris, La Découverte, 2007, p. 69 et MILLS-AFFIF E., *op. cit.*

⁴⁴ BREKHUS W., art. cit., p. 247.

⁴⁵ Se référer à DYER R., *White*, London, New-York, Routledge, 1997 et CERVILLE M., *L'écran blanc. Diversité, rapports sociaux de « race » et sociologie des spectateurs de cinéma*, Th. Doct., Esthétique, Paris 1, 2011.

⁴⁶ *Libération*, « Un voile sur les combats féministes », 06/03/2004, p. 2-3.

⁴⁷ *Le Figaro*, « Le mouvement Ni putes ni soumises à l'épreuve de la célébrité », 06/03/2004, p. 11.

l'attribut ethnoracial marqué : « *les manifestantes du collectif Ni Putes ni soumises défendent des droits que leurs aînées croyaient acquis*⁴⁸. »

Dans la médiatisation de NPNS, la femme « blanche » est construite comme ayant accédé à l'égalité depuis les années 1970 : seules les femmes à l'attribut ethnoracial marqué sont victimes de sexisme. Marlène Coulomb-Gully a montré, dans une étude portant sur la couverture médiatique des JIDF dans les JT, que ces derniers, pour illustrer « la cause des femmes », diffusent un nombre important de reportages portant sur les rapports de pouvoir endurés par les femmes qui vivent dans les pays musulmans, et peu sur ceux qui sont subis dans les pays occidentaux⁴⁹. Pour elle, « la focalisation sur les pays pratiquant un islam dur [...] font apparaître le sort des Françaises comme très enviable et leurs revendications comme un luxe⁵⁰ ». Laetitia Biscarrat a fait le même constat dans son analyse des figures de mères célibataires dans l'émission de télé-réalité diffusée sur M6 « Maman cherche l'amour » : les femmes « non-blanches » sont les seules mises en scène comme souffrant de sexisme⁵¹. Les femmes « blanches », à l'inverse, n'ont pas/plus besoin de lutter pour leurs droits, ceux-ci étant implicitement décrits, dans le discours médiatique, comme déjà acquis. L'égalité de genre est donc présentée comme caractéristique de la représentation de l'identité « blanche ». L'asymétrie des rapports sociaux entre les hommes et les femmes sont construits comme étant propre aux minorités ethnoraciales.

Conclusion

Si les médias sont, selon Teresa De Lauretis, des « technologies de genre »⁵² car ils font circuler les représentations normatives du féminin et du masculin, ils sont aussi des technologies de race, attendu qu'ils participent à la construction des identités « blanches » et « non-blanches ». Les médias ethnoracialisent les groupes sociaux : ils construisent une frontière entre les « blancs » et les « non-blancs » et la représentation du genre participe à ce processus. Dans la médiatisation de NPNS, le système de représentations de la race et celui du genre se sont imbriqués et ont été coproduits. Le genre ne peut donc pas être pris en compte sans la race : les identités des groupes sociaux représentées dans les médias doivent être questionnées et étudiées dans leur intersectionnalité, et les attributs catégoriels considérés comme neutres ou génériques doivent être interrogés de la même façon que ceux qui sont socialement marqués.

Bibliographie

- BERTING J., « Identités collectives et images de l'autre », *Hermès*, n°30, 2001, p. 41-58.
BISCARRAT L., « Figure de la mère célibataire dans un programme de télé-réalité : une réassignation de genre sous conditions », Communication au colloque *L'assignation de genre dans les médias*, Université Rennes 1, Rennes, 13-15 mars 2012.
BOYER H. et LOCHARD G., *Scènes de télévision en banlieues 1950-1994*, Paris, INA/L'Harmattan, 1998.

⁴⁸ TF1, JT de 20h, 06/03/2004 [01 min. 48 sec.].

⁴⁹ COULOMB-GULLY M., « Femme à la Une : 20 ans de 20 heures ou "la voix de la France" (1982-2002), *Le Temps des médias*, n°12, 2009, p. 125-140, p. 134.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ BISCARRAT L., « Figure de la mère célibataire dans un programme de télé-réalité : une réassignation de genre sous conditions », Communication au colloque *L'assignation de genre dans les médias*, Université Rennes 1, Rennes, 13-15 mars 2012.

⁵² DE LAURETIS T., *Théorie queer et cultures populaires*, Paris, La Dispute, 2007, p. 75.

- BREKHUS W., « Une sociologie de l'"invisibilité" », *Réseaux*, n°129-130, 2005, p. 243-272
- BRUBAKER R., « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001, p. 66-85.
- BUTLER J., *Ces corps qui comptent*, Paris, Editions Amsterdam, 2009.
- CERVULLE M., *L'écran blanc. Diversité, rapports sociaux de « race » et sociologie des spectateurs de cinéma*, Th. Doct., Esthétique, Paris 1, 2011.
- COULOMB-GULLY M., « Femme à la Une : 20 ans de 20 heures ou "la voix de la France" (1982-2002) », *Le Temps des médias*, n°12, 2009, p. 125-140.
- DALIBERT M., « Authentification et légitimation d'un problème de société par les journalistes : les violences de genre en banlieue dans la médiatisation de Ni putes ni soumises », *Etudes de communication*, n°40, 2013, (à paraître).
- DE LAURETIS T., *Théorie queer et cultures populaires*, Paris, La Dispute, 2007.
- DELTOMBE T., *L'islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, Paris, La Découverte, 2007.
- DORLIN E., *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006.
- DYER R., *White*, London, New-York, Routledge, 1997.
- GUILLAUMIN C., *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, La Haye, Mouton, 1972.
- JOST F., *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*, Bruxelles, De Boeck, 2003.
- MERRILL J. C., « Les quotidiens de référence dans le monde », *Les cahiers du Journalisme*, n°7, 2000, p.10-15.
- MILLS-AFFIF E., *Filmer les immigrés. Les représentations audiovisuelles de l'immigration à la télévision française. 1960-1986*, Bruxelles, De Boeck/INA, 2004.
- NDIAYE P., « Questions de couleur. Histoire, idéologie et pratiques du colorisme », D. FASSIN D. et É. FASSIN É (dir.), *De la question sociale à la question raciale ?* Paris, La Découverte, 2009, p. 45-62.
- PARIS M. et DORLIN E., « Genre, esclavage et racisme : la fabrication de la virilité », *Contretemps*, n°16, 2006, p. 96-105.
- SINHA M., *Colonial masculinity*, Manchester & New-York, Manchester University Press, 1995.
- STOLER A.-L., « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », *Actuel Marx*, n°38, 2005, p. 75-101.
- WITTIG M., *La pensée straight*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.